

Cette imprécation se chante souvent à la veillée dans les huttes des montagnes et des villages, des *sierras* et des *pueblos* du Mexique, où la mémoire de ce traître maudit par Santa Anna, pardonné par Maximilien mourant, sera exécrée tant qu'un cœur d'homme battrà dans la poitrine d'un *caballero* mexicain, tant que le culte de l'Honneur vivra dans l'univers.

MAXIMILIEN PRISONNIER

MAXIMILIEN PRISONNIER

Il ne me reste plus qu'à mettre devant les yeux du lecteur le récit de l'emprisonnement de Maximilien ; puis après viendra celui de son agonie, de sa mort. Alors, ceux qui liront ces notes pourront juger définitivement cet homme.

Les heures de prisons seront racontées par le docteur Basch, ami intime et médecin particulier de Maximilien. Sans phrases, sans commentaires, il va narrer la douloureuse passion de son maître, dans un journal à peine connu. Ces notes tenues pendant les trente quatre jours qui ont précédés l'exécution feront encore mieux ressortir le caractère viril de l'empereur.

On se rappelle que le siège de Queretaro a duré deux mois et sept jours. Le journal du docteur Basch commence le 15 mai 1867.

C'est une pièce historique à garder et à consulter : la voici.

15 mai.

Vers le soir le général Mejia est venu voir l'Empereur qui lui a dit :

— Je suis préparé à tout : j'ai fini avec moi-même.

— Mejia répondit :

— Votre Majesté sait très bien que je n'ai jamais eu peur d'un fusil.

La maladie de l'Empereur fait de grands progrès et m'inspire de sérieuses inquiétudes.

16 mai.

Moi et les deux domestiques nous couchons dans la chambre de l'Empereur.

Il a eu une nuit tranquille.

Ce matin, on a publié un arrêté en vertu duquel tous ceux qui ne se présenteront pas dans l'espace de vingt-quatre heures seront fusillés après ce délai. Par suite de cet ordre, les généraux Escobar, Casanova, Valdez, Morett et le ministre Aguirre, qui s'étaient tenus cachés, sont venus nous rejoindre en prison.

Maximilien est très souffrant, et montre le plus grand calme, bien que l'ordre de le fusiller puisse arriver d'un instant à l'autre.

— Je ne donnerai pas à mes ennemis, dit-il, la joie de leur laisser voir de la faiblesse ou de la crainte.

Le général Pancho Velez étant parti pour Mexico, le commandement et la surveillance en chef sont échus au général Etcheguerray.

Prisonnier moi-même, sans communication avec le monde extérieur, j'ai prié l'Empereur de demander en consultation le médecin en chef de l'armée républicaine. Maximilien en est satisfait, attendu que l'ennemi ne pourra pas soupçonner qu'il simule sa maladie. Le docteur Riva de Neyra l'a visité en compagnie d'un officier. Ma proposition a réussi : le docteur a appuyé sur la nécessité d'un changement immédiat de demeure. Le changement doit s'opérer aujourd'hui, mais on sait ce qu'il faut attendre des promesses mexicaines.

Les repas de l'Empereur sont apportés par un marchand nommé Rubio. Nous autres, nous

nous nourrissons, en attendant mieux, des restes du repas impérial. On ne pense pas le moins du monde à nous ; s'il ne tenait qu'à nos gardiens, nous pourrions mourir de faim.

Aujourd'hui, en passant devant la chambre que j'ai habitée, j'ai, au milieu de beaucoup de débris, retrouvé mon journal.

Le bruit de l'arrivée de Juarez court dans Queretaro. L'officier de garde nous donne des détails sur le siège et sur la trahison de Lopez.

Alarme vers 7 heures. On entend quelques coups de fusil. Grande agitation. Notre officier de garde fait entrer des soldats en armes. Un second officier vint me chercher et me tranquilliser aussitôt en m'apprenant qu'il demande mon aide comme médecin. Je suis conduit chez un officier républicain mortellement blessé.

J'apprends la cause de l'alarme. Dans la grande église de la Cruz où sont enfermés tous nos officiers, (480) des cartouches touchées par des étincelles de cigarres ont fait explosion. Effrayés, ils se sont précipités vers la porte. L'officier de garde, croyant qu'il s'agissait d'une

révolte, a ordonné de décharger les armes sur la masse. Trois officiers ont été blessés, et du nombre celui chez lequel j'ai été appelé.

L'Empereur informé demande le colonel Margosio : il lui annonce qu'il répond de lui et de son entourage, mais non de ce que pourront tenter les autres officiers.

17 mai.

Je couche de nouveau dans la chambre de Maximilien, ainsi que Grill et Severo. La nuit est encore mauvaise ; il dort à peine deux heures. Ce matin, à 9 heures, on nous mène dans une autre prison, au couvent des religieuses de Santa-Teresa.

L'Empereur est emmené dans une voiture dans laquelle Etchaguerray, son aide de camp et moi prenons place ; une escorte à cheval entoure la voiture. Les autres prisonniers, même les généraux, sont conduits à pied. Pendant que nous traversions la place de la Cruz, un homme est sorti de la maison de Lopez et a apporté la casquette de général de l'Empereur.

La population se conduit avec un tact parfait. Les fenêtres des maisons sont fermées, point de spectateurs ; les rues sont vides, désertes ; les quelques personnes que l'on rencontre portent sur leur visage l'empreinte de la compassion. Dans le voisinage immédiat de notre nouvelle demeure, qui touche à l'Alameda, le gros du convoi des prisonniers nous rejoint. Tous se découvrent respectueusement.

—Aucun monarque, me dit l'Empereur en souriant, ne peut se vanter d'avoir pareille cour.

La demeure ménagée pour lui et pour nous consiste en deux grandes chambres ayant vue sur la cour. Les murs et le plancher forment tout l'ameublement. Maximilien est heureux de la fraîche verdure des arbres de la cour.

Il tient quelques sièges de la générosité de l'ennemi ; ces sièges, le lit et le fauteuil de Mejia sont encore une fois les seuls ornements de sa chambre. La seconde pièce est habitée par Salm, Aguirre, Castillo et son aide de camp le colonel Guzman, Ormacheã, Blasio et moi. Sur le désir exprimé par Maximilien, on ne nous

a pas éloigné de lui. Il obtient du linge de lit grâce à la complaisance d'un médecin, le docteur Curié, dont j'ai fait la connaissance pendant le siège.

Nous nous arrangeons le plus commodément possible. Nous nous sommes procuré des couvertes de selles de mulets ; l'Empereur nous a fait acheter des plaids mexicains pour couvertures, et les ustensiles les plus nécessaires, peignes, brosses, savons, essuie-mains.

Sa santé est un peu meilleure. Tous les officiers prisonniers sont tenus de se rendre à l'appel (*lista*) : leurs noms y sont lus.

Dans une proclamation, Escobedo a l'imprudence de vanter son fait d'armes. La liste des officiers est publiée. L'Empereur Maximilien y figure comme empereur du Mexique, le ministre Aguirre, le secrétaire Blasio et moi sommes désigné comme sous-lieutenants. (1)

1 Une nouvelle liste parut le 24 ; Maximilien n'y était plus dit empereur, mais archiduc. (Note du Dr. Basch)

18 mai.

La surveillance des prisonniers est confiée à un autre général Refugio Gonzalez, ex-brigand renommé.

Personne ne peut encore communiquer avec nous. Les autres prisonniers du couvent reçoivent des visites. De la porte, je parle au docteur Prautl qui passe justement dans le corridor pour aller voir les prisonniers. Il est libre comme tous les médecins, et employé dans les hôpitaux de l'armée républicaine. Il me raconte qu'un officier libéral, pris par nous, m'a desservi auprès d'Escobedo. Cet officier, soit dit en passant, a reçu mes soins ; l'expression de sa reconnaissance est toute mexicaine. Ils sont tous ainsi sans différence de partis, hypocrites, sournois, venimeux.

L'Empereur garde toujours le lit. Nous qui l'entourons, on nous dispense de nous rendre à l'appel, mais un officier contrôle notre présence et celle de Maximilien. On semble aussi surveiller mes actes comme médecin. On conserve

tout au moins mes ordonnances à la pharmacie, tandis que celle de Riva de Neyra sont renvoyées.

Aujourd'hui, deux malles dérobées le 15 à l'Empereur, lui sont revenues ; il s'en réjouit, car elles renferment quelques livres.

8 heures du soir. Je suis dans sa chambre, il dort. Pradillo ouvre doucement la porte pour me donner cette nouvelle :

— Ils viennent d'emmener le prince de Salm-Salm.

19 mai.

L'Empereur se trouve beaucoup mieux. L'entrée de Pradillo ne l'a pas réveillé, et il a tranquillement dormi toute la nuit.

Hier soir, le général Mendez a été découvert dans sa cachette ; on l'a fusillé aujourd'hui ; c'est la première victime de la dernière loi d'Escobedo.

Le major Gowitz, prisonnier avec nous, a reçu une lettre d'un marchand allemand établi à san Luis de Potosi. Il prétend savoir de

source certaine que toutes les puissances européennes et l'Amérique du nord s'employant auprès de Juarez, celui-ci s'abstiendra de répandre du sang.

L'espérance renaît en nous, malgré l'exécution de Mendez. Voilà déjà le cinquième jour, et les mexicains ont l'habitude d'être plus expéditifs dans ce genre de justice.

Jusqu'à présent, les officiers supérieurs ont seuls eu accès auprès de l'Empereur. Maintenant, la curiosité va trop loin. Deux officiers subalternes, en lambeaux, sont venus pour voir *Maximiliano*, et, lorsque trouvant ce désir singulier, nous voulons leur refuser l'entrée, ils nous montrent, signé par Escobedo, un ordre qui les y autorise. D'ailleurs ces républicains sont sincèrement convaincus qu'ils traitent Maximilien et nous de la façon la plus chevaleresque du monde. Ils nous laissent respirer et nous accordent de ne pas périr de faim et de saleté si nous pouvons nous tirer nous-mêmes d'affaire.

L'Empereur est furieux d'un procédé contre lequel il ne peut rien.

—Ce genre de curiosité est tout à fait inconvenant, dit-il, avec irritation, mais que faire ? Pour moi, ils ne m'amèneront pas à témoigner de la colère ou de la mauvaise humeur.

Escobedo, accompagné du général Diaz, de Leon et de colonel Villanueva, fait une visite à l'Empereur.

Nous sommes dans une attente anxieuse, inquiets aux plus haut point. Quel est le sens de la visite d'Escobedo et de son aide de camp ? Peut-être est-ce la signification de la condamnation à mort ! Peut-être, et c'est l'espérance à laquelle nous nous rattachons, est-ce le commencement des négociations ? L'espoir et l'agitation augmentent d'autant que l'entretien se prolonge. Tous ceux d'entre nous qui savent Escobedo là, se rassemblent et forment de grands groupes devant notre porte.

La visite a duré une demi-heure et n'était qu'une formalité.

Escobedo se rend chez Mejia.

Un bruit se répand : douze anciens conducteurs de nos guérillas ont été découverts ; ils

seront fusillés demain. Voilà la nature des nouvelles qui nous intéressent.

Notre garde de nuit fait un bruit effroyable ; toutes les dix minutes, les postes crient,—il y en a environ onze,—à pleine gorge leur *centinela alerta !* (Alerte, sentinelle !) L'Empereur, dont la maladie exige du repos, ne peut fermer l'œil.

20 mai.

Voici le sixième jour de notre captivité. On nous traite affectueusement dans les discours ; les actes démentent complètement les paroles. Habitude mexicaine toujours : « *A la disposición de usted* » (A votre disposition) : et ils sont furieux quand on les prend au mot.

L'Empereur se sent assez bien. Son calme est admirable. Il éprouve le besoin de s'occuper, de se distraire. Par Pitner j'ai eu le *Romancero* de Heine.

Notre garde est augmentée depuis hier. Les républicains sont dans l'alarme ; on dit que le général impérialiste Olvera marche vers Quere-

taro, dans les environs duquel de ses gens ont été vus. On parle de nous conduire à Mexico ; il est aussi question d'une rançon pour l'Empereur.

A 11 heures, la princesse de Salm est arrivée de San Luis de Potosi. Elle s'était, assure-t-on, déjà rendue au camp d'Escobedo pendant le siège pour obtenir la permission de pénétrer dans Queretaro. Elle avait appris que son mari était blessé, et croyait que l'on accorderait à la femme de soigner son époux.

—Si cela est vrai, lui fut-il répondu, on vous autorisera à entrer dans Queretaro ; sinon pas de permission.

Les républicains,—la trahison nous l'a prouvé, et la princesse de Salm nous l'a dit,—ont toujours entretenu une excellente police secrète dans la ville. Ils firent donc demander si le prince de Salm était réellement blessé, et ils annoncèrent à la princesse que ce bruit était faux et que sa demande était refusée. Elle reprit aussitôt le chemin de san Luis de Potosi, siège du gouvernement républicain.